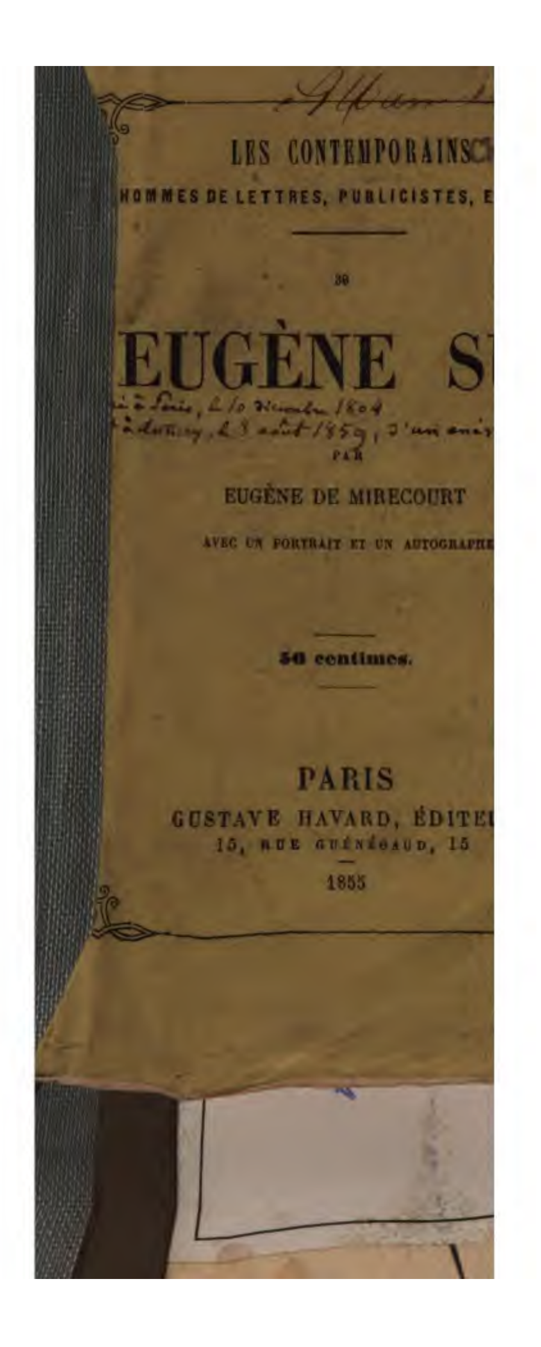






LES CONTEMPORAINS

HOMMES DE LETTRES, PUBLICISTES, E

30

EUGÈNE S

PAR

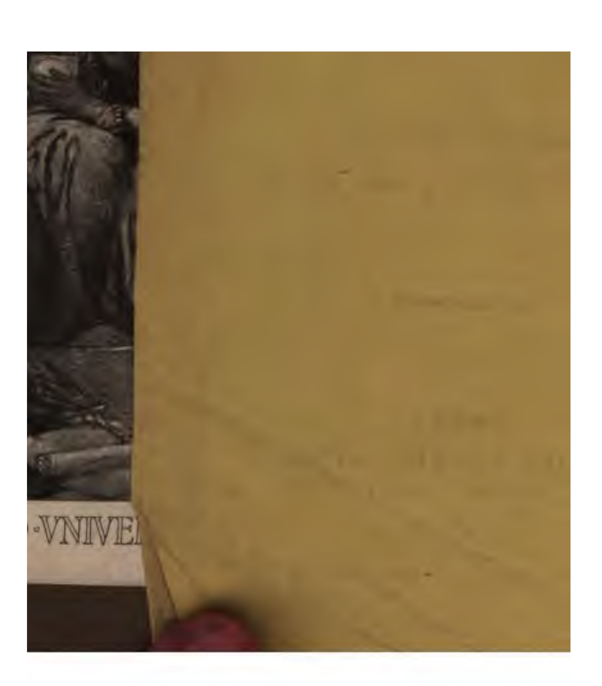
EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE

50 centimes.

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITE
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

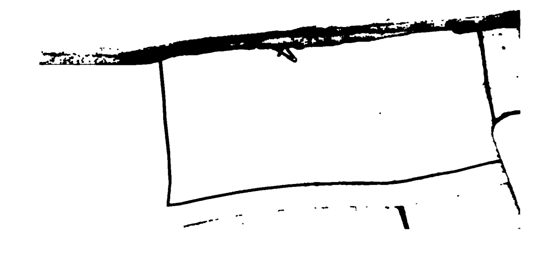
1855







EUGÈNE SUE



PARIS. IMPRIMERIE WALDER, RUE BONAPARTE, 44.





EUGÈNE SUE





LES CONTEMPORAINS

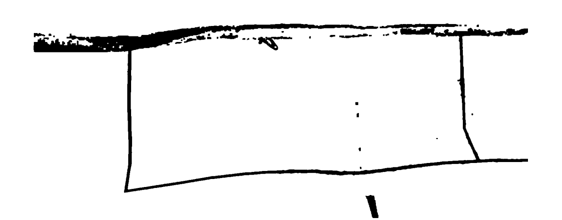
EUGÈNE SUE

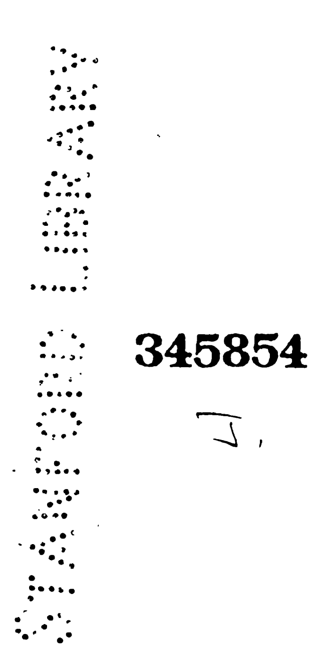
PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1855

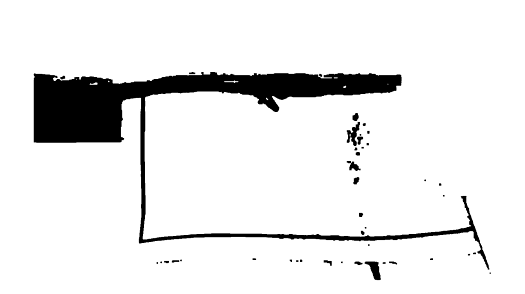




EUGÈNE SUE

Un des faits les plus déplorables de notre époque est l'alliance du socialisme avec le roman.

Grâce à la complicité de la librairie, toujours prête à servir au public une cuisine dont il est friand, mais qui l'empoisonne, il n'est pas un hameau, pas une chaumière, à l'heure présente, où le grand banquet socialiste n'ait ses con-



vives. Le pays est infesté de livres dangereux, dus à un écrivain qui bat monnaie avec le mensonge, et qui déchaîne les passions avides, uniquement pour gagner de l'or, sans avoir le moindre souci des maux qu'il cause.

Hélas ! diront quelques bonnes âmes, n'accablez pas cet homme, il est exilé.

L'exclamation nous paraît grave ; mais elle était prévue.

Nous ne commençons ce petit livre qu'après de mûres réflexions. En sondant bien notre conscience, voici ce que nous avons à répondre.

Aux yeux de la sagesse, aux yeux de la justice, aux yeux de l'avenir, dès qu'il s'agit de l'intérêt social et de la défense des principes, toute considé-

ration personnelle, tout sentiment de pitié pour l'individu doivent disparaître.

Et, du reste, afin de rassurer le lecteur compatissant, nous lui annonçons que M. Eugène Sue mène une vie très-douce hors de la frontière.

De la grande place de la ville d'Annecy, en Savoie, les habitants vous montreront, pour peu qu'il vous plaise de faire le voyage, une propriété fort coquette, assise, à une demi-lieue de là, sur l'escarpement d'une colline.

Cette villa charmante appartient à M. Ruffi, architecte piémontais.

Eugène Sue est son locataire.

Dès son réveil [1], il descend, reçoit de

[1] Là-bas, comme à Paris, il n'est plus réveillé par de gentilles femmes de chambre, coiffées à la grecque et vêtues de gaze. Ses amis, les démocrates purs, lui

son domestique un long bambou, f
une promenade sous les sapins de
montagne ou sur les bords verdoyan
du lac, et rentre ensuite pour déje
ner.

Le vent frais qui souffle des Alpes
stimulé fort agréablement ses parois d
gestives. Il mange avec appétit. Sa go
vernante, Hébé mignonne, remplit
coupe, et, le repas fini, ce bienheu
reux socialiste entre dans son cabinet d
travail, où l'attendent de nombreuse
commandes de libraires.

Sur un plateau d'or ciselé, le domes-
tique au bambou lui présente respec-
tueusement la paire de gants-paille, sans

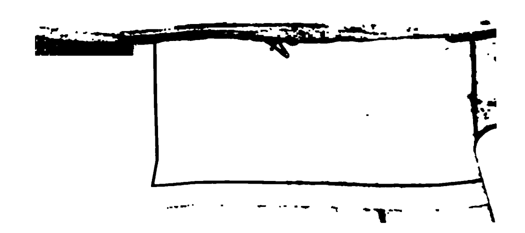
ont conseillé de réformer son train de maison. Il n'a, pour le servir, qu'une jolie gouvernante et un domestique mâle.

laquelle, on ne l'ignore pas, notre célèbre auteur ne peut jamais écrire. A chacun de ses chapitres, cette paire de gants se renouvelle, fraîche et parfumée.

Peuple aux mains noires et rugueuses, est-ce toi qui recommandes à tes plumes favorites cette délicatesse de précautions, ces coquets préliminaires aux œuvres que tu dévores?

En revanche, et par économie sans doute, M. Eugène Sue ne met jamais de gants à son style.

Il écrit cinq ou six heures, sans raturer, sans se relire, expédie ses manuscrits aux éditeurs parisiens, et gagne, du fond même de son exil, soixante ou quatre-vingt mille francs, année courante.



Pauvre homme ! il gagnait ja… bien davantage, au bon temps de… ron et du *Constitutionnel.* En c… peut-être il est à plaindre ; mais q… faire ?

Après le travail, la toilette (une t… lette de prince) ; puis un dîner som… tueux attend le noble auteur, qui vi… d'écrire sur les misères du pauvre d… pages si éloquentes. Il mange de to… les plats avec la satisfaction que don… un devoir accompli, quitte la tabl… trouve à la porte du château un ch… val tout sellé, magnifique arabe, vra… Dieu ! aux naseaux impatients, aux jam… bes fines et nerveuses, qui emporte son maître au galop sous les avenues du parc, et le ramène, au bout de quelques

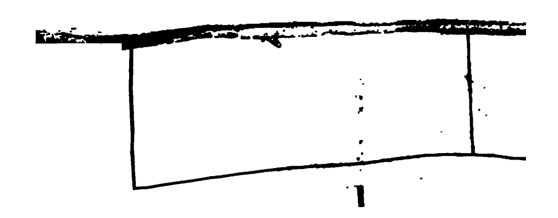
heures, avec une digestion parfaitement accomplie [1].

Rentré dans ses salons, Eugène Sue trouve sa gouvernante, qui lui offre l'opium dans une pipe turque, garnie d'ambre et d'une richesse extrême. Il s'étend sur des coussins soyeux, fume et s'endort.

Ne le réveillons pas.

A présent que le lecteur est bien certain que la vie de notre héros ne s'écoule point dans le désespoir et les larmes, nous sommes plus à l'aise

[1] Deux fois la semaine il dîne chez M. Massé, son voisin de campagne et son ami. M. Massé est un ancien éditeur de musique, associé de Troupenas. Il a pris en main la direction des affaires d'Eugène Sue, et l'a débarrassé d'un traité fort onéreux avec Gosselin.



pour entamer cette notice biographiq

Marie-Joseph Sue est né à Paris 1801, le 1er janvier.

De magnifiques étrennes pour la lit-térature et pour la France étaient fond de son berceau. Nous n'avons sans doute, en apprécier le charme vingt-cinq ou trente années plus tar mais cela ne doit en rien diminuer n gratitude.

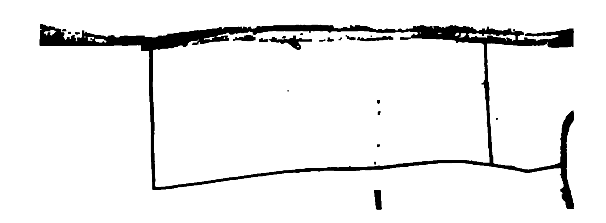
Le romancier socialiste ayant jug propos de renier ses deux noms baptême au frontispice de ses œuvr et d'en choisir un seul, plus euphoniq et plus doux, il serait ridicule de l chercher à ce sujet la moindre querell et nous lui conserverons, dans son hi toire, le prénom d'*Eugène*.

Sa famille est originaire de Provence.

Pierre Sue, son bisaïeul, professeur de médecine légale et bibliothécaire de la Faculté de Paris, laissa quelques ouvrages estimés. Il mourut sans fortune.

Son grand-père, moins savant, mais plus heureux, amassa des rentes folles, et nagea dans l'opulence. Outre les fonctions de professeur à l'École de Médecine, il cumula celles de chirurgien à l'hospice de la Charité, de professeur à l'École des Beaux-Arts et de chirurgien de la maison de Louis XVI.

Jean-Joseph Sue, père d'Eugène, hérita de la chaire d'anatomie, fut nommé par Napoléon chirurgien de la garde impériale, et sut gagner, plus tard, les bonnes grâces de Louis XVIII, qui l'at



tacha, vers 1817, à sa maison taire.

Marié trois fois, Jean-Joseph eu fruit différent de chacun de ses hyn

Le premier lui donna une fille presque aussitôt il crut devoir user loi du divorce pour contracter d'a nœuds.

Dans le caractère de l'épouse dé sée, M. Legouvé, auteur du *Mérite Femmes*, trouva sans doute que chose du sujet de son livre, car il la immédiatement pour compagne, e eut ce fils, qui lui succède aujourc dans la carrière des lettres.

Ernest Legouvé, l'académicien

[1] Cette première sœur d'Eugène Sue est ma M. Caillard, directeur des messageries.

aîche date, est le frère utérin de la
eur aînée d'Eugène Sue [1].

La seconde épouse de Jean-Joseph lui
nna notre romancier ; puis elle mou-
t, au bout de deux ans de mariage, le
ssant convoler à de troisièmes noces,
i le rendirent père d'une autre fille.

A présent la généalogie est en règle,
toutes nos origines sont constatées.

Le père d'Eugène, dans le cours de
carrière médicale, eut plus de bon-
ur que de véritable mérite. Chez cette
nille, le bien-être et la fortune sui-
ent une progression croissante ; mais
science, il faut le dire, adoptait une
rche diamétralement opposée.

Cela n'empêcha point Jean-Joseph

Les deux auteurs sont fort grands amis.



d'être le médecin de Masséna, de p sieurs maréchaux de l'empire, et de m dame de Beauharnais, qui lui conse sa confiance, lorsqu'elle devint mad Bonaparte, et ne songea pas mêm choisir un autre Esculape, le jour elle s'assit, aux côtés de Napoléon, le trône impérial.

— J'ai de la chance, corbleu ! se di *in petto* le docteur Sue.

L'impératrice Joséphine et le pri Eugène de Beauharnais, son fils, daig rent tenir sur les fonts de baptême futur auteur de *Plik et Plok* et de *tréaumont*.

C'est le motif qui aura, plus tard, cidé notre héros à s'administrer le p nom de son parrain.

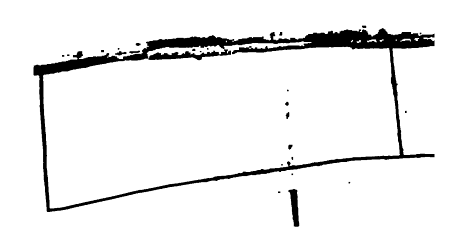
[rès-riche et comblé de faveurs, Jean-
eph n'avait plus rien à désirer, si ce
st le titre de baron. Déjà l'Empereur
ait accordé par lettres patentes à
yer, Portal et Corvisart; mais José-
ine sollicita vainement le même bre-
pour son médecin.

— Je ne fais barons que les princes de
science, dit César, qui s'humanisait
fois jusqu'au jeu de mots [1].

Voulant donner à Napoléon une plus haute idée
on savoir, le docteur s'avisa de soutenir, vers
e époque, une thèse étrange, et qui lui valut,
sa bizarrerie même, une sorte de popularité. Il
endit que les patients de la guillotine, après la
ration de la tête du corps, éprouvaient d'atroces
frances. Cabanis et d'autres médecins habiles
nt beau démontrer l'impossibilité du fait, l'opinion
éditée par le père d'Eugène l'emporta sur leur lo-
ue, sinon chez les hommes de science, du moins
s les hommes sensibles.



2



Eugène Sue, comme Romulus,
suça point la mamelle d'une louve.
chèvre fut sa nourrice, et l'on co
l'effet certain de ce genre d'al
ment. L'héritier du docteur, une f
collége, n'eut de goût que pour la
pation et le jeu.

Son plus cher camarade de c
était Adolphe Adam.

Les deux amis s'entendaient
cultiver ensemble la paresse et se li
à une infinité de tours pendables.
lieu de préparer leurs devoirs, ils
vaient des cochons d'Inde et lâch
ces animaux rongeurs dans le j
botanique du père Sue, où ils exerç
d'affreux dégâts.

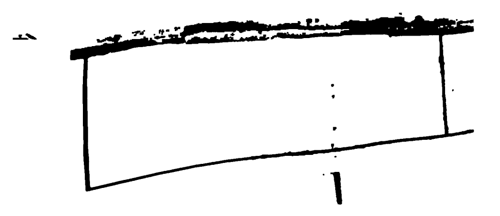
Or, les familles de nos espiègles,

les forcer au travail, s'entendirent
: le choix d'un répétiteur fort ins-
, mais très-pauvre, et qui, se voyant
illé, trembla de perdre une place
ative.

igène et Adolphe, toutes les fois
ce malheureux garçon leur parlait
de, s'écriaient d'un commun ac-
:

Foin des versions! au diable les thè-
si vous portez plainte, nous saurons
faire remercier.

répétiteur eut la faiblesse de céder
ntimidation. Quand M. Sue lui de-
lait s'il était content de son fils, il
ndait, en étouffant le cri du remords :
Oui, Monsieur, il travaille beaucoup
atin.



— Ah! ah! s'écriait l'Esculape de Joséphine. Voyons, où en est-il du *Concessiones*[1]? peut-il m'en réciter quelques passages?

— Certainement, répondait Eugène avec la plus condamnable assurance.

Adolphe et lui échangeaient alors un coup d'œil, et les deux polissons débitaient à l'envi l'un de l'autre au trop confiant docteur toutes les atrocités latines qui leur passaient par la cervelle.

M. Sue était dans le ravissement. Chaque fois il accordait une gratification au répétiteur.

Eugène, tout en ayant une figure très-commune, rayonnait de l'éclat le plus merveilleux de la santé. Sa taille était

[1] Le bon docteur voulait dire *Conciones*.



M. Sue passait pour un savant de pre-
mier ordre.

Ces dames payaient fort cher le d
d'être admises aux séances, à l'exc
tion toutefois de plusieurs d'entre el
qui, en raison d'une intimité qu
conque, y assistaient gratis.

Outre Adolphe Adam, Eugène a
alors pour ami Ferdinand Langlé, au
espiègle de leur trempe. Les trois
mons s'étaient chargés de la prépa
tion du cours.

Bien que fort ignorants eux-mêm
ils se doutaient du manque absolu
science chez le docteur. Presque chaq
fois, ils s'entendaient pour le rend
victime d'une mystification pleine d
scélératesse. Au lieu d'étiqueter soigne

EUGÈNE SUE



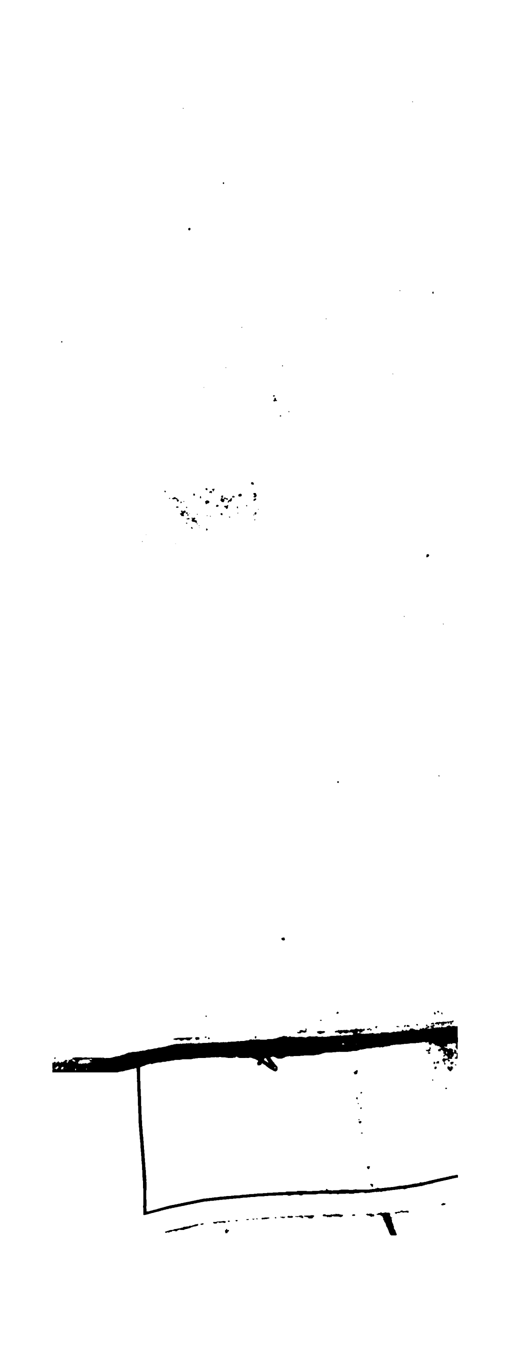
roïquement le nom de la plante, et
sait :

— Ceci, mesdames, est le *Concry*
nisoïdès !

Il toussait un peu, se recueillait q
ques secondes et commençait l'hist
de la plante fabuleuse, inventant un
goût de pétales, de corolles, de famil
de sexes, de genres, et l'assaisonnant
l'élocution la plus facile, du calme
plus imperturbable. Il parlait ainsi d
ou trois heures de suite, sans bronc
dans une seule phrase, et, bien enten
sans conclure.

Comme on le devine, les trois au
cieux préparateurs écoutaient ces be
dissertations.

Mais ce qu'il y avait de plus répréh



Eugène Sue quitta le collége u
moins érudit, sur toutes matières
l'auteur de ses jours.

Mais comme, en dépit de la pro
sion décroissante du talent mé
une solide clientèle s'obstinait à en
la famille, le docteur Sue fit entre
fils, en qualité de sous-aide, à l'h
de la maison du roi.

Là, notre héros noue connaiss
avec l'illustre docteur Véron, qu'il
retrouver, un jour, sur un autre te
que celui de la médecine, sur le te
du socialisme.

Ils sont du même âge, à trois an
près.

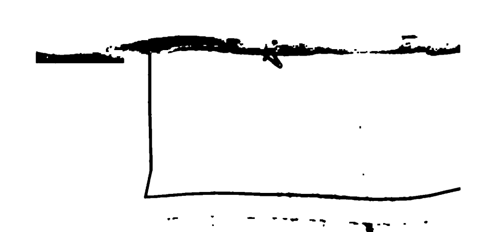
Véron se met en quatrième da
bande, et nos garnements ont des

lez-vous très-assidus, au cabinet du ère d'Eugène.

Est-ce pour travailler, ou pour examiner le crâne de Mirabeau, que M. Sue onserve précieusement dans un bocal? Non certes. Il s'agit de rendre visite à ertaine armoire, pleine de vins exquis, onnés, en 1815, au docteur par les souverains coalisés, auxquels il a eu l'honeur de tâter le pouls.

Là se trouve du tokay de premier hoix, cadeau de l'empereur d'Autriche, t du vin du Rhin, passé à l'état de nectar, don généreux du roi de Prusse.

N'oublions pas soixante bouteilles de ohannisberg, expédiées par le prince de Metternich, en reconnaissance d'un hume adouci à propos, le jour même




Photomount
Pamphlet
Binder
Gaylord Bros.
Makers
Stockton, Calif.
PAT. JAN. 21, 1908



convives, la manière dont ce vin délectable lui était venu.

La narration faite, il versait.

Chacun portait le liquide à ses lèvres avec une confiance aussitôt suivie d'une grimace unanime. Puis, le docteur goûtant à son tour, et ne pouvant démentir ses éloges, disait, après avoir absorbé la rasade :

— Délicieux !... mais je crois qu'il est temps de le boire.

A côté de lui, le coupable Eugène avalait sans sourciller son châtiment, consolé par la perspective de retrouver, le lendemain, de l'alicante pur ou du johannisberg moins odieusement frelaté.

Ce criminel manége eut une fin.

Le docteur, un jour, entrant à l'improviste dans son cabinet, trouva son fils et ses amis occupés à remplir les bouteilles.

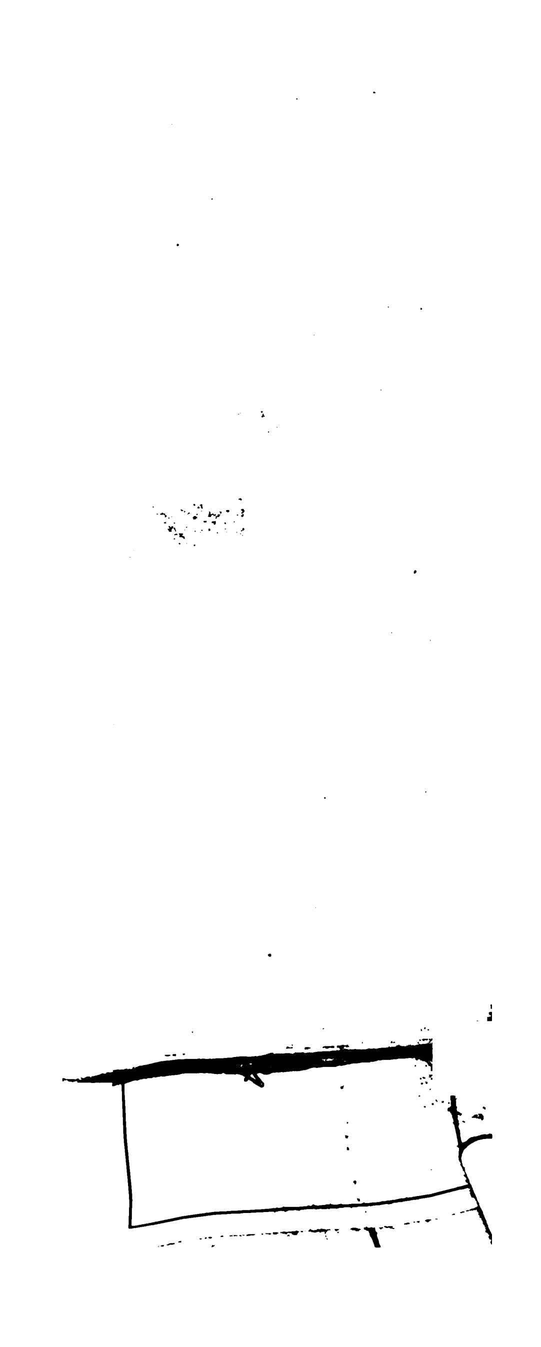
Ah ! ce fut une scène terrible ! Le médecin des rois de l'Europe n'était pas homme à pardonner cet attentat contre la précieuse armoire. Le même jour, ô comble de scandale ! il apprend que monsieur son fils a des dettes et qu'il recourt à des emprunts usuraires.

Dans son indignation, aussi juste que profonde, il le contraint à s'engager.

Notre héros se dirige vers l'Espagne avec le corps expéditionnaire envoyé au secours de Ferdinand VII. Il fait partie, comme sous-aide, du personnel médical des ambulances. Son chirurgien-major



PARIS. IMPRIMERIE WALD



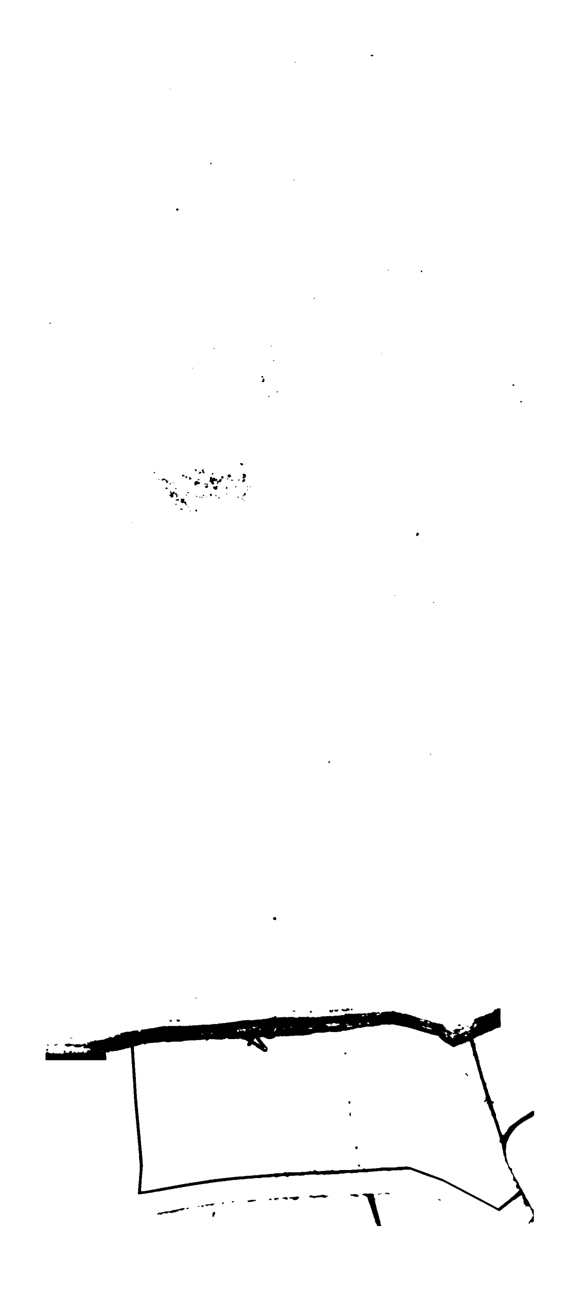
et très-vaudevilliste, appelé De
Tous mènent vie joyeuse et d
lée [1].

De Forges ouvre bien sa bou
temps à autre, au fils du docteu
mais il ne peut indéfiniment lui
de banquier. Cela, d'ailleurs, h
beaucoup l'orgueil d'Eugène.

N'importe à quel prix, il lui f
l'or.

Connaissant déjà plusieurs d
juifs éhontés dont Paris abonde, il
confie sa détresse et déclare que l
tence lui est impossible, s'il n'a
comme Véron, groom, cheval et
bury.

[1] Adolphe Adam n'était plus de la bande. Il
vrait alors au Conservatoire à des études
très-sérieuses.



On donne un à-compte sur le ch
et sur la voiture, on fait habiller le g
à crédit par un tailleur ; la poch
maître contient encore une quanti
louis fort raisonnable, et le voilà br
le pavé du matin au soir.

Le docteur Sue, qui aimait l'exer
par principe d'hygiène, et qui tr
pédestrement le long des ruiss
manque d'être écrasé, rue Rich
par un élégant phaëton, lancé ve
terre.

Il lève la tête pour gourmand
jeune fou qui le conduit. O renc
fatale ! Eugène reconnaît son père.

Le docteur est vif, et les coup
canne pleuvent.

Cette correction paternelle bien



parviennent à contracter un derni
prunt, et la ville de Toulon ne tar
à voir arriver nos deux philosoph

Les joues florissantes d'Eugèn
forte encolure, affriandent le sexe
dional.

Hercule et sa vieille renommé
lissent. On s'arrache le sous-aide,
maris cherchent vainement à c
scrire ses services dans les limit
l'hôpital militaire ; ils n'y réuss
pas.

Grâce à la complicité de ces dam
beau Sue remporte chaque jour de
doux triomphes, et De Forges com
ses côtés dans la lice amoureuse.

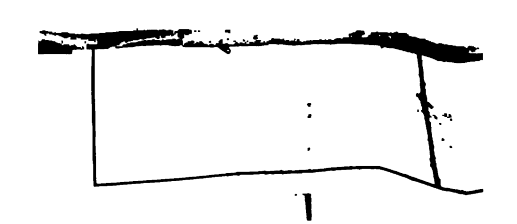
Un instant ils purent craindre l
de leurs conquêtes. A cette époque,

à Toulon de fort jolies comédien-
et comme ils se disposaient à leur
le mouchoir, le directeur du théâ-
erma tout à coup la porte des cou-
s, déjouant les tentatives de ces
. sultans acharnés.

Bon! s'écria De Forges, il faudra
qu'il nous accorde nos entrées
me auteurs.

uis XVIII était mort. On annonçait
cre de Charles X.

1 une soirée, le jeune vaudevil-
, assisté d'Eugène, broche un im-
nptu de circonstance. La bluette est
e, mise à l'étude, jouée sans retard,
audie avec enthousiasme dans un
s royaliste, et ces messieurs fran-
sent le seuil du harem.



On assure qu'ils partagèrent là
d'une œillade, plus d'un sourire,
d'un cœur, sans jamais être en di
La collaboration ne pouvait être ni
intime ni moins jalouse.

Eugène Sue et De Forges rest
unis plus de vingt ans.

Ils se brouillèrent pour des raison
litiques. L'auteur de vaudevilles, jo
compagnon, caractère léger, mais
prit droit, laissa le romancier se
cipiter seul dans un abîme, et le
vit jusqu'au socialisme, exclusive

Revenu à Paris, en 1825, Eugè
trouve Ferdinand Langlé directeur
petit journal de théâtres et de mode

[1] Si nos renseignements sont exacts, ce jo
avait pour titre *la Nouveauté*.

ɔciété de son ami De Forges, le
e la littérature lui est venu. Sa
est facile, son imagination prime-
e ; il écrit dans le journal de Fer-
quelques articles badins, sinon
ɘls, dont les lectrices raffolent.
ɿagnifique santé continuant de
ɪr de pair avec ces premiers es-
style, nous le voyons obtenir à
omme à Toulon des succès de
r incroyables. Adonis aimé de
Endymion, le gracieux berger de
reparaissant sur terre, n'eussent
à coup sûr détrôné le beau Sue.
voles avantages de la jeunesse!
é de l'amour!
ra-t-on jamais croire ce qui pré-
n examinant aujourd'hui le por-

trait que nous donnons en tête de ce volume, et dont nous garantissons la parfaite ressemblance?

Et, rose, il a vécu ce que vivent les roses.

Ici peut-être vous allez nous dire, illustre romancier, que nous traitons votre honorable personne bien à la légère. Pourquoi ces plaisanteries, demanderez-vous, et de quel droit ose-t-on pénétrer dans ma vie intime pour y chercher le scandale et l'inconvenance?

Nous allons prendre immédiatement le ton sérieux pour vous répondre.

Cette publication, que bien des sots appellent un recueil de pamphlets, mais que les gens sages approuvent, comme une revanche sociale, comme une bonne

et sévère justice, voulez-vous connaître la pensée générale qui la règle?

Eh bien! prêtez-nous une oreille attentive.

Déjà nous l'avons dit, mais nous sommes forcé de le redire, toutes les fois qu'un homme est monté en chaire, s'adressant aux masses et cherchant à leur insinuer ses doctrines, nous avons le droit de déshabiller complétement cet homme, et de crier au public :

— Voilà l'apôtre qui vous prêche! Examinez-le, jugez-le!

Par ses actes, par sa vie cachée, par sa conduite, appréciez la valeur de ses œuvres; voyez si ses maximes doivent être suivies, si sa morale est respectable, si sa philosophie est honnête.



L'indiscrétion, dans ce cas, se nomme châtiment, monsieur! elle rentre dans l'accomplissement d'un devoir.

Nos révélations, en conséquence, ne sont pas d'un pamphlétaire; elles sont d'un juge.

Ah! vous croyez, empoisonneurs, que nous allons vous traiter tout simplement en écrivains célèbres et vous laisser au front une couronne sans épines! Vos efforts, joints à ceux de l'envie et de la sottise, cherchent à nous réduire au silence; mais rien ne nous empêchera, pourvu qu'il nous reste un souffle à la gorge, et à la main une plume, de révéler la source de vos opinions déloyales, de vos théories menteuses, de vos doctrines subversives. On saura

quels sont vos instincts d'ambition dégradante et de matérialisme abject, on le saura, nos maîtres.

Une dernière fois donc, à bas les masques, vêtements à terre, et baisez les verges !

Dans le cours de l'année 1826, l'auteur du *Juif errant* fréquentait avec assiduité le salon de madame de Cubières [1]. Il y fit assez bon nombre de conquêtes aristocratiques, dont son orgueil de bel homme fut excessivement flatté. Ses premiers livres offrent le portrait fidèle de ces maîtresses de haut parage, que tout le cercle de leurs connaissan-

[1] Auteur de romans remarquables comme délicatesse de forme et de pensées. M. Eugène Sue n'a rien pris à cette école.



ces a devinées sous le voile transparent qui les couvre.

Quel nom donnerez-vous à un procédé semblable? Nous vous en laissons le choix, lecteur.

Après avoir acquitté les premières lettres de change de son fils, M. Sue déclara formellement qu'il ne paierait plus un centime de dettes, mesure sévère qui mit Eugène dans une pénurie métallique assez grave pour le contraindre à porter en gage une fort belle montre Louis XVI, cadeau de l'impératrice Joséphine, sa marraine.

Il ne réalisait alors avec sa plume que des bénéfices médiocres.

Mais bientôt il rassure les juifs qui lui ferment leur bourse, et touche quelques

mots au sujet de l'héritage prochain de son grand-père maternel, excellent vieillard, aussi chargé de vieillesse que d'écus.

La perspective allèche nos usuriers.

On escompte la succession de l'aïeul, et le cabriolet, le groom, le luxe, les folles dépenses reviennent avec tant de scandale, que le docteur Sue fait bel et bien interdire notre dandy, et le force à s'embarquer sur un navire de la marine royale, le *Breslau*, en son éternelle qualité de sous-aide.

Eugène fait le tour du monde.

Il visite l'Asie, l'Inde, toutes les Amériques, stationne aux Antilles, et revient à Brest, où il lui arrive une aventure insensée.

Notre devoir d'historien ne nous permet pas de la passer sous silence.

Ayant appris à dessiner quelque peu, et cherchant sur mer l'emploi de ses loisirs, Eugène s'amusait à croquer les matelots sur le pont du vaisseau.

La charge arrivait surtout merveilleusement à la pointe de son crayon.

Mais un matelot provençal, déjà fort laid de visage, et que le malin sous-aide rendit, comme de juste, infiniment plus laid encore, s'indigna de voir sa caricature collée au grand mât du *Breslau*. Ses camarades le plaisantaient au delà de toutes les bornes permises, et sa rancune contre le dessinateur était profonde.

Mais comment se venger d'un officier?

Le pauvre diable avait le droit de saluer Eugène avec beaucoup de respect, voilà tout.

Cependant il se creusait la tête pour découvrir une vengeance qui ne le menât point au cachot.

La découverte n'eut lieu qu'à Brest.

Un soir, cherchant refuge sous un porche, pour se mettre à l'abri d'un orage violent qui venait d'éclater, notre Provençal aperçoit le sous-aide caricaturiste en frac brodé d'or, en culotte blanche, en gants beurre frais, en souliers fins, et dans un grand embarras.

Il y a bal chez le préfet maritime.

Eugène est attendu par une femme charmante, avec laquelle il doit danser le premier quadrille; mais il est là de-



puis un quart d'heure, sans possibilité de trouver une voiture, et ne voulant pas compromettre sa fraîche toilette au milieu des ruisseaux.

— Serviteur, monsieur Soue! zé vous souhaite lé bonzoir, dit le matelot, saluant le bel officier.

Du premier coup d'œil il juge la situation et pressent la vengeance.

— Bonsoir, mon brave, dit le sous-aide. Comprends-tu que, dans cette satanée ville, on n'ait point de voiture?

— Né m'en parlez pas, monsieur Soue, né m'en parlez pas! Z'ai voulu en cercer une à cé pauvre contre-maître... Ah! ouitche!... Il est rentré cez lui, envoyant lé bal au diable.

— Ecoute, dit Eugène, il me faut une

voiture. Vingt francs pour toi si tu me la trouves. Pour tout au monde je ne manquerais pas à ce bal. On m'y a donné rendez-vous.

—Quelquézolie femme! dit le matelot, poussant un comique soupir. Ah! vous êtes beau garçon, vous, monsieur Soue! vous êtes beau, très-beau... Zé vous aime!

— Il ne s'agit pas de cela, mais d'une voiture, imbécile.

— Vingt francs, monsieur Soue... Eh! zé vous rendrais service gratuitement, si zé lé pouvais..... Sandis! vous né vous doutez pas commé zé vous aime.

— Une voiture! une voiture!

—Dans tout Brest vous nétrouvérez pas la queue d'un fiacre..... Ah! une idée!...

Vous avez un parapluie, monsieur Soue.

— Oui, mais à quoi me sert-il? En traversant les rues, j'aurai de l'eau jusqu'au genou, et j'arriverai dans un bel état pour la contredanse.

— Eh! grimpez sur mes épaules, sandis!

— Quoi! mon garçon, tu consentirais...

— Pour vous, millé sabords! zé mé noierais trenté fois lé zour... Ah! vous êtes beau! très-beau, monsieur Soue!... Voyons, montez, et ouvrez lé riflard.

Notre sous-aide accepte ce moyen de transport.

Le voilà sur les épaules du matelot, traversant à pied sec les rues torrentielles.

— Diable ! monsieur Soue, vous êtes beaucoup plus lourd qué zé né croyais, dit le Provençal, au bout d'une cinquantaine de pas.

— Courage, mon ami, courage! Je t'ai promis vingt francs, tu les auras.

— Les vingt francs, zé m'en fiché bien, puisqué zé vous aime... Ouf!... Si zé vous mettais une minute à terre?

— Au milieu du ruisseau! s'écria le sous-aide avec épouvante. Et mes souliers, et mon pantalon blanc !

— Oui, zé né dis pas lé contraire... Mais, triple mitraille! vous pesez plus de deux cents livres.

— Bah! laisse donc, je te donnerai deux louis.

— Non, point d'argent... de l'amitié,

monsieur Soue... zé préfère un peu d'amitié... Passez-moi la main dans les coveux.

— Comment! que je te passe la main dans les cheveux, animal! Es-tu-fou?

— Ah! dame, si vous mé réfusez cé pétit plaisir, zé vous dépose, mille bombes!

Le matelot s'accroupit, faisant mine d'exécuter la menace.

Il y avait deux pieds d'eau dans la rue.

Notre sous-aide trouva plus sage de s'exécuter, et passa l'un de ses gants beurre-frais dans la chevelure inculte du matelot.

— Merci, monsieur Soue, merci! Vous né savez pas tout l'agrément qué z'é-

prouve... C'est égal, vous êtes un vrai morceau dé plomb.

— Va plus vite, affreux drôle! Tu marches comme une tortue.

— Ah! sandis, vous avez beau dire, monsieur Soue, z'ai les reins abîmés. Voyons, donnez-moi du courage... Embrassez moi.

— Que je t'embrasse, canaille! que je t'embrasse! cria le sous-aide, bondissant tout furieux.

— Si vous mé faites l'inzure dé mé réfuser, zé vous sécoue dé mes épaules.

— Maudit gredin! veux-tu finir! cria l'officier, dont le matelot venait de lâcher une jambe, et qui sentait tremper un de ses escarpins dans le ruisseau.

— Embrassez-moi...



— Jamais !

Le Provençal lâcha l'autre jambe. Forcé de se retenir à deux mains pour ne pas choir, notre sous-aide en passa par l'accolade.

— C'est zentil, c'est très-zentil, monsieur Soue... Encore !

On approchait de l'hôtel de la préfecture, Eugène Sue l'embrassa de nouveau.

Encore ! encore !

Il y eut juste six baisers, au moment où l'on arriva sous le péristyle, et le matelot dit au sous-aide, en le déposant sur un terrain sec :

— Ah ! monsieur Soue ! monsieur Soue ! vous m'avez trouvé plus zoli qué mon portrait !... Zé vais lé dire aux camara-

des. Ils né sé moquéront plus dé moi.

Tout Brest, le lendemain, sut l'aventure. Dieu sait quel ridicule tomba sur ce pauvre Eugène !

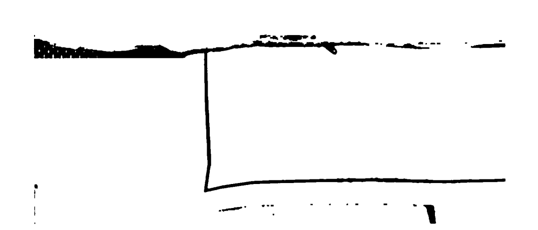
Quand il voulait baiser la main d'une dame, on s'écriait :

— Fi ! vous sentez le matelot !

Deux mois s'écoulent, et le malheureux n'a pas encore vu la fin des plaisanteries que lui attire l'anecdote. Heureusement la guerre de la Méditerranée se déclare dans l'intervalle, et le *Breslau* fait voile pour l'Égypte avec son équipage.

Vingt et un jours après, Eugène entend gronder le canon de Navarin.

Pendant que les flottes combinées de France, d'Angleterre et de Russie en



sont aux prises avec la flotte turco-égyptienne, notre romancier, qui peut si bien voir un combat naval et en étudier tous les épisodes, laisse complétement échapper cette occasion de nous faire admirer plus tard son génie descriptif. Il descend, non pas à la cave, comme M. Dupin pendant les Trois-Jours, mais à fond de cale, où il écoute, glacé d'épouvante, le tonnerre de trois mille canons.

A la fin de la bataille, on cherche Eugène Sue, car le chirurgien-major et son aide ont été frappés l'un et l'autre d'un boulet, en soignant les blessés sous le feu.

Les matelots le tirent avec une peine infinie de son héroïque retraite.

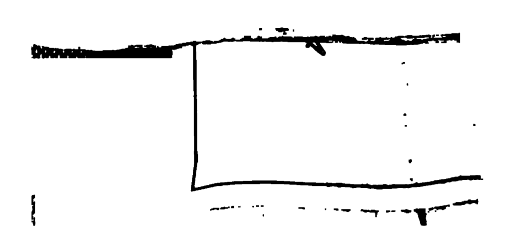
On l'invite à prendre ses instruments

et à opérer partout où le besoin s'en fait sentir. Il obéit; mais ceux qu'il ampute ne coûtent pas à l'État de longs frais de convalescence [1].

Jusque-là, tout son art chirurgical a eu la saignée pour limite, — et encore, à l'exemple de son ami Véron, manque-t-il parfois la veine.

A son retour en France, notre héros montre fièrement à ses amis un trophée de Navarin. C'est la dépouille complète d'un Turc, avec le cimeterre et l'Alcoran.

[1] « — M. Sue, nous disait, il y a peu de temps, un vieil officier qui se trouvait à bord du *Breslau*, avait toute la maladresse d'un novice jointe à l'aplomb d'un vieux chirurgien. Si le gaillard craignait pour ses propres bras et pour ses propres jambes, en revanche il tailla les jambes et les bras d'autrui avec beaucoup de sang-froid. »



Son aïeul maternel vient de mourir. Eugène se trouve à la tête de cinquante mille écus, et son père ne tarde pas à lui laisser un héritage de près d'un million.

Dès lors, il quitte le service et mène, au sein de Paris, cette existence de prince indien, dont on a fait des relations si pompeuses, éblouissant les sots, excitant l'humeur des jaloux par son luxe oriental[1], et attirant à ses pieds toutes celles des filles d'Ève qui prêtent l'oreille au tintement de l'or.

Le beau Sue commence à ne plus être

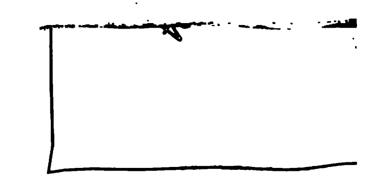
[1] Il demeura d'abord rue de la Ferme-des-Mathurins, où se trouvaient ces fameux dressoirs chargés de vaisselle plate et d'argenterie, qui émerveillaient tant les visiteurs. Plus tard, il transporta ses pénates rue de la Pépinière, dans le quartier du faubourg Saint-Honoré.

aimé pour lui-même, et la richesse comble à propos certaines lacunes du plaisir.

A l'éclat de l'opulence, il veut joindre un autre éclat moins éphémère, et conquérir l'auréole d'une illustration quelconque. La littérature pour lui n'a été qu'un pis-aller, qu'un caprice. Ne se croyant pas de force à devenir un écrivain populaire, il croit trouver dans les arts moins d'obstacles à la célébrité que partout ailleurs.

— Puisque j'ai vu l'Océan et ses magnificences, je pourrai mieux que personne les reproduire sur la toile, se dit Eugène.

Il prend pour maître Gudin, le pein-



tre de marine. Mais ses tentatives de palette ne sont point heureuses [1].

— J'ai là un élève qui paye en prince, disait Gudin. Mon couvert est mis à sa table tous les jours, il me prête ses chevaux, ses voitures.... Quel malheur de ne pouvoir lui donner un peu de talent! Si je continue mes leçons, je le vole.

Pour reconnaître les politesses et la générosité d'Eugène, il lui permettait,

[1] Un jour son maître lui dit : « — Vous étiez à la bataille de Navarin? — Oui, répondit Eugène, grand jour! terrible combat! — Eh bien, voyons, faites là-dessus un tableau. » Malheureusement il fut impossible à l'élève de composer de mémoire. Il ne trouvait aucune couleur, aucune nuance capables de rendre ce qu'il avait vu à fond de cale, et l'invention ne le servit pas mieux que le souvenir. Il essaya de quelques marines moins historiques, et tout récemment encore, on montrait, au foyer de l'Odéon, une abominable croûte, attribuée au pinceau de l'auteur de *Mathilde*.

de temps à autre, de recevoir à sa place quelques jolies solliciteuses, très-empressées à demander des conseils sur l'art. Elles obtenaient audience du héros de Navarin, qui se faisait passer pour le peintre. Ces dames le quittaient parfaitement conseillées [1].

Plus tard, Eugène Sue renversa l'anecdote.

Aux beaux jours de *Mathilde* et des *Mystères de Paris*, on ne s'imagine pas quel nombre incalculable d'épîtres féminines la poste lui apportait chaque matin. Presque toutes étaient rédigées sur le modèle suivant, qu'un indiscret nous communique :

[1] Certaine histoire de déguisement en laquais et de bottes cirées à la porte, le lendemain, par Eugène Sue, au retour de ces dames, est une invention pure de M. Alexandre Dumas.



« Paris, 23 juin 1844.

« Monsieur,

« La lecture de vos œuvres est attachante au-delà de tout ce qu'on peut dire. Vous êtes le premier écrivain du siècle. Je vous dois mes plus doux instants, et mon bonheur serait complet s'il m'était donné de connaître l'homme qui écrit des pages si ravissantes. Pourriez-vous, Monsieur (je n'ose l'espérer, hélas!), dérober quelques heures à l'inspiration pour les consacrer à la plus sympathique de vos lectrices? Je suis chez moi tous les soirs.

« Octavie de B***. »

Suivait l'adresse de l'enthousiaste personne.

Fatigué d'une correspondance trop active, Eugène donne la lettre ci-dessus à un de ses amis, en lui proposant d'aller au rendez-vous à sa place. L'ami

accepte, et la substitution s'opère sans encombre.

A trois jours de là, l'heureuse lectrice frappe à la porte du romancier.

Les domestiques l'introduisent auprès de leur maître. Elle envisage celui-ci, paraît fort décontenancée, et murmure avec saisissement :

— Vous n'êtes pas monsieur Sue.... Pardon !... Je demande monsieur Sue, l'auteur de *Mathilde*.

— C'est moi, Madame, c'est moi-même.

On devine la fin du dialogue. La malheureuse perdit connaissance, en apprenant qu'elle avait reçu chez elle un simple fondé de pouvoir.

Avis aux personnes tendres et roma-

nesques, dont l'imagination, exaltée par la lecture d'un livre, prête naïvement à l'auteur les rêves les plus doux de la poésie, les délicatesses les plus exquises du sentiment. Personne ne les plaint quand elles trouvent un Lovelace indigne, un Méphistophélès sans cœur.

Voyant qu'il n'obtenait dans les arts aucune réussite, Eugène daigna consacrer aux lettres une partie de ses heures opulentes.

Nous le voyons, de 1830 à 1831, commencer avec De Forges, Monnais et Villeneuve à faire du théâtre et des livres[1], sans toutefois que le travail suspende

[1] Les comédies qui ont pour titre *Monsieur le Marquis* et *le Secret d'État*, ainsi que la pièce du *Fils de l'Homme*, jouée aux *Nouveautés*, sont de cette époque.

les délices et les voluptés de sa vie de grand seigneur.

Il est alors le Périclès d'une Aspasie fameuse, aussi charmante que spirituelle, douée d'une éducation parfaite et d'une science de calcul extrême. Beaucoup d'élégants personnages de la Restauration, les plus nobles et les plus riches, ont pavé d'or le boudoir de cette beauté mathématique.

Après eux, grâce au million de son père, Eugène est parfaitement accueilli.

Persuadé qu'on l'aime pour sa valeur intrinsèque et non pour sa fortune, il orne de ses dépouilles opimes le temple de la déesse, jusqu'au jour où, acquérant la preuve que d'autres sacrificateurs

approchent de l'autel, il s'avise d'y trouver à redire et de brutaliser l'idole.

On entend tout à coup des querelles violentes éclater dans le sanctuaire.

Les meubles se brisent, les porcelaines volent en éclat ; des bronzes sont lancés contre les glaces de Venise, et, par intervalles, au milieu de cette tempête, on peut distinguer le bruit mat et très-reconnaissable d'un assez grand nombre de soufflets donnés et rendus.

Après le combat, la séparation.

Notre Périclès, à demi-ruiné, voit un peintre illustre lui succéder dans les bonnes grâces d'Aspasie, lequel peintre illustre ne tarde pas à se voir supplanté par un non moins illustre compositeur, qui reste définitivement, et par contrat

de mariage, en possession du temple, de l'idole et des dépouilles opimes.

Il y a des courtisanes heureuses. Toutes ne finissent pas à la Salpêtrière.

Eugène transporte son cœur et ses hommages aux genoux de la moitié légitime d'un banquier connu.

Trop avare ou trop négligent, le mari n'accorde à madame pour sa toilette qu'un budget restreint, et les mânes économes du père Sue gémissent en voyant le reste du million s'en aller en diamants, en chapeaux, en robes et en cachemires.

Une fois au bout de son héritage, notre héros songe à reprendre à la littérature ce que lui ont enlevé ces dames.

Il écrit quelques articles de mode et

Son aïeul maternel vient de mourir.

Eugène se trouve à la tête de cinquante mille écus, et son père ne tarde pas à lui laisser un héritage de près d'un million.

Dès lors, il quitte le service et mène, au sein de Paris, cette existence de prince indien, dont on a fait des relations si pompeuses, éblouissant les sots, excitant l'humeur des jaloux par son luxe oriental [1], et attirant à ses pieds toutes celles des filles d'Ève qui prêtent l'oreille au tintement de l'or.

Le beau Sue commence à ne plus être

[1] Il demeura d'abord rue de la Ferme-des-Mathurins, où se trouvaient ces fameux dressoirs chargés de vaisselle plate et d'argenterie, qui émerveillaient tant les visiteurs. Plus tard, il transporta ses pénates rue de la Pépinière, dans le quartier du faubourg Saint-Honoré.

aimé pour lui-même, et la richesse comble à propos certaines lacunes du plaisir.

A l'éclat de l'opulence, il veut joindre un autre éclat moins éphémère, et conquérir l'auréole d'une illustration quelconque. La littérature pour lui n'a été qu'un pis-aller, qu'un caprice. Ne se croyant pas de force à devenir un écrivain populaire, il croit trouver dans les arts moins d'obstacles à la célébrité que partout ailleurs.

— Puisque j'ai vu l'Océan et ses magnificences, je pourrai mieux que personne les reproduire sur la toile, se dit Eugène.

Il prend pour maître Gudin, le pein-

tre de marine. Mais ses tentatives de palette ne sont point heureuses [1].

— J'ai là un élève qui paye en prince, disait Gudin. Mon couvert est mis à sa table tous les jours, il me prête ses chevaux, ses voitures.... Quel malheur de ne pouvoir lui donner un peu de talent! Si je continue mes leçons, je le vole.

Pour reconnaître les politesses et la générosité d'Eugène, il lui permettait,

[1] Un jour son maître lui dit : « — Vous étiez à la bataille de Navarin? — Oui, répondit Eugène, grand jour! terrible combat! — Eh bien, voyons, faites là-dessus un tableau. » Malheureusement il fut impossible à l'élève de composer de mémoire. Il ne trouvait aucune couleur, aucune nuance capables de rendre ce qu'il avait vu à fond de cale, et l'invention ne le servit pas mieux que le souvenir. Il essaya de quelques marines moins historiques, et tout récemment encore, on montrait, au foyer de l'Odéon, une abominable croûte, attribuée au pinceau de l'auteur de *Mathilde*.

de temps à autre, de recevoir à sa place quelques jolies solliciteuses, très-empressées à demander des conseils sur l'art. Elles obtenaient audience du héros de Navarin, qui se faisait passer pour le peintre. Ces dames le quittaient parfaitement conseillées [1].

Plus tard, Eugène Sue renversa l'anecdote.

Aux beaux jours de *Mathilde* et des *Mystères de Paris*, on ne s'imagine pas quel nombre incalculable d'épîtres féminines la poste lui apportait chaque matin. Presque toutes étaient rédigées sur le modèle suivant, qu'un indiscret nous communique :

[1] Certaine histoire de déguisement en laquais et de bottes cirées à la porte, le lendemain, par Eugène Sue, au retour de ces dames, est une invention pure de M. Alexandre Dumas.

« Paris,

« Monsieur,

« La lecture de vos œuvre
au-delà de tout ce qu'on peu
le premier écrivain du sièc
mes plus doux instants, e
serait complet s'il m'était d
tre l'homme qui écrit des
santes. Pourriez-vous, Mo
l'espérer, hélas!), dérober
à l'inspiration pour les cons
sympathique de vos lectrice
moi tous les soirs.

« Octav

Suivait l'adresse de l'en
sonne.

Fatigué d'une corresp
active, Eugène donne la l
à un de ses amis, en lui
ler au rendez-vous à sa

accepte, et la substitution s'opère sans encombre.

A trois jours de là, l'heureuse lectrice frappe à la porte du romancier.

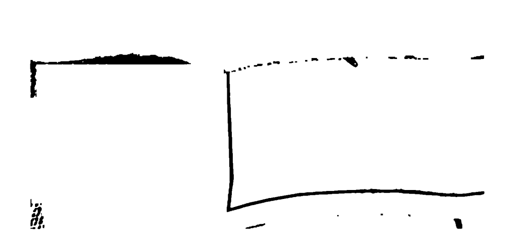
Les domestiques l'introduisent auprès de leur maître. Elle envisage celui-ci, paraît fort décontenancée, et murmure avec saisissement :

— Vous n'êtes pas monsieur Sue.... Pardon !... Je demande monsieur Sue, l'auteur de *Mathilde*.

— C'est moi, Madame, c'est moi-même.

On devine la fin du dialogue. La malheureuse perdit connaissance, en apprenant qu'elle avait reçu chez elle un simple fondé de pouvoir.

Avis aux personnes tendres et roma-



nesques, dont l'imagination, exaltée par la lecture d'un livre, prête naïvement à l'auteur les rêves les plus doux de la poésie, les délicatesses les plus exquises du sentiment. Personne ne les plaint quand elles trouvent un Lovelace indigne, un Méphistophélès sans cœur.

Voyant qu'il n'obtenait dans les arts aucune réussite, Eugène daigna consacrer aux lettres une partie de ses heures opulentes.

Nous le voyons, de 1830 à 1831, commencer avec De Forges, Monnais et Villeneuve à faire du théâtre et des livres[1], sans toutefois que le travail suspende

[1] Les comédies qui ont pour titre *Monsieur le Marquis* et *le Secret d'État*, ainsi que la pièce du *Fils de l'Homme*, jouée aux *Nouveautés*, sont de cette époque.

les délices et les voluptés de sa vie de grand seigneur.

Il est alors le Périclès d'une Aspasie fameuse, aussi charmante que spirituelle, douée d'une éducation parfaite et d'une science de calcul extrême. Beaucoup d'élégants personnages de la Restauration, les plus nobles et les plus riches, ont pavé d'or le boudoir de cette beauté mathématique.

Après eux, grâce au million de son père, Eugène est parfaitement accueilli.

Persuadé qu'on l'aime pour sa valeur intrinsèque et non pour sa fortune, il orne de ses dépouilles opimes le temple de la déesse, jusqu'au jour où, acquérant la preuve que d'autres sacrificateurs

approchent de l'autel, il s'avise d'y trouver à redire et de brutaliser l'idole.

On entend tout à coup des querelles violentes éclater dans le sanctuaire.

Les meubles se brisent, les porcelaines volent en éclat ; des bronzes sont lancés contre les glaces de Venise, et, par intervalles, au milieu de cette tempête, on peut distinguer le bruit mat et très-reconnaissable d'un assez grand nombre de soufflets donnés et rendus.

Après le combat, la séparation.

Notre Périclès, à demi-ruiné, voit un peintre illustre lui succéder dans les bonnes grâces d'Aspasie, lequel peintre illustre ne tarde pas à se voir supplanté par un non moins illustre compositeur, qui reste définitivement, et par contrat

de mariage, en possession du temple, de l'idole et des dépouilles opimes.

Il y a des courtisanes heureuses. Toutes ne finissent pas à la Salpêtrière.

Eugène transporte son cœur et ses hommages aux genoux de la moitié légitime d'un banquier connu.

Trop avare ou trop négligent, le mari n'accorde à madame pour sa toilette qu'un budget restreint, et les mânes économes du père Sue gémissent en voyant le reste du million s'en aller en diamants, en chapeaux, en robes et en cachemires.

Une fois au bout de son héritage, notre héros songe à reprendre à la littérature ce que lui ont enlevé ces dames.

Il écrit quelques articles de mode et



Son aïeul maternel vient de mourir.

Eugène se trouve à la tête de cinquante mille écus, et son père ne tarde pas à lui laisser un héritage de près d'un million.

Dès lors, il quitte le service et mène, au sein de Paris, cette existence de prince indien, dont on a fait des relations si pompeuses, éblouissant les sots, excitant l'humeur des jaloux par son luxe oriental [1], et attirant à ses pieds toutes celles des filles d'Ève qui prêtent l'oreille au tintement de l'or.

Le beau Sue commence à ne plus être

[1] Il demeura d'abord rue de la Ferme-des-Mathurins, où se trouvaient ces fameux dressoirs chargés de vaisselle plate et d'argenterie, qui émerveillaient tant les visiteurs. Plus tard, il transporta ses pénates rue de la Pépinière, dans le quartier du faubourg Saint-Honoré.

Les cercles du faubourg Saint-Germain ne cessèrent pas de lui faire accueil. Il y paradait avec le même luxe, entouré de l'éclat de sa jeune renommée, surpassant en morgue, en orgueil, en dédain, les plus aristocrates et les plus fiers.

Ses premiers livres affichent un scepticisme moral aussi complet que révoltant.

Ce familier des nobles s'apitoyait sur le sort des rois déchus, prenait la défense des blasons humiliés par les vainqueurs de 1830, et versait un mépris indicible sur tout ce qui était peuple et classe moyenne. Le socialiste intrépide que nous connaissons aujourd'hui, le flatteur des masses populaires, le cour-

tre de marine. Mais ses tentatives de palette ne sont point heureuses [1].

— J'ai là un élève qui paye en prince, disait Gudin. Mon couvert est mis à sa table tous les jours, il me prête ses chevaux, ses voitures.... Quel malheur de ne pouvoir lui donner un peu de talent! Si je continue mes leçons, je le vole.

Pour reconnaître les politesses et la générosité d'Eugène, il lui permettait,

[1] Un jour son maître lui dit : « — Vous étiez à la bataille de Navarin? — Oui, répondit Eugène, grand jour! terrible combat! — Eh bien, voyons, faites là-dessus un tableau. » Malheureusement il fut impossible à l'élève de composer de mémoire. Il ne trouvait aucune couleur, aucune nuance capables de rendre ce qu'il avait vu à fond de cale, et l'invention ne le servit pas mieux que le souvenir. Il essaya de quelques marines moins historiques, et tout récemment encore, on montrait, au foyer de l'Odéon, une abominable croûte, attribuée au pinceau de l'auteur de *Mathilde*.

il l'aborde, et lui dit sur un ton fort cavalier :

— Figurez-vous, monsieur le duc, qu'après mes travaux littéraires, les *steeple-chases*, les courses aux bois, les dîners, et mille occupations que me donnent ces dames, il me reste si peu de minutes à moi, qu'il m'est impossible de rendre une seule visite.

— Vous êtes bien heureux, lui répondit sèchement le duc, que monsieur votre père ait trouvé le temps d'en faire.

Cette réplique spirituelle courut toute la rive gauche, au milieu d'éclats de rire sans fin.

Pendant trois semaines elle eut une vogue immense.

Profondément humilié, notre héros ne se brouilla cependant point encore avec le noble faubourg. Il chercha dans la gloire littéraire un abri contre le ridicule. Ayant épuisé les sujets maritimes, il découvrit dans la mine historique d'autres filons d'or[1]; puis il aborda le roman de mœurs, et l'on prétend qu'il s'est dessiné lui-même dans *Arthur*, avec ses goûts, son caractère et ses principes de morale.

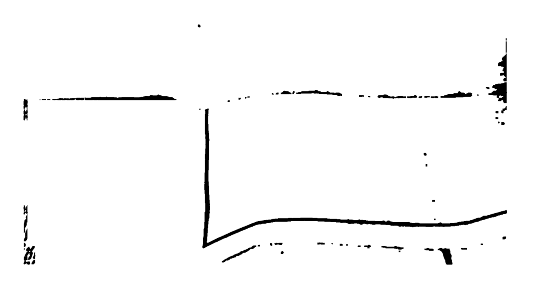
Il voyait de plus en plus chaque jour les éditeurs se disputer ses livres.

[1] *Latréaumont*, — *Jean Cavalier*, — *le Marquis de Létorière*, — et *le Commandeur de Malte* furent publiés de 1837 à 1840. On reporte au même temps *Deleytar*, — *la Coucarâtcha*, — *Deux Histoires*, — et les *Comédies sociales*.

On lui paya quatre-vingt mille francs son *Histoire de la marine française*, œuvre mal concue, mal digérée, mal écrite, pour laquelle cependant M. Paulin Richard de la Bibliothèque lui avait fourni des matériaux inappréciables et fort bien coordonnés.

Mais le travail sérieux a été, de tout temps, incompatible avec l'existence de sybarite et les mœurs légères de l'homme auquel nous consacrons ces lignes.

Plus il grandissait en renommée, moins il soignait ses ouvrages, plus il s'abandonnait au monde, à son tumulte, à ses folles ivresses, et les éditeurs de l'*Histoire de la Marine*, pour nous ser-



nesques, dont l'imagination, exaltée par la lecture d'un livre, prête naïvement à l'auteur les rêves les plus doux de la poésie, les délicatesses les plus exquises du sentiment. Personne ne les plaint quand elles trouvent un Lovelace indigne, un Méphistophélès sans cœur.

Voyant qu'il n'obtenait dans les arts aucune réussite, Eugène daigna consacrer aux lettres une partie de ses heures opulentes.

Nous le voyons, de 1830 à 1831, commencer avec De Forges, Monnais et Villeneuve à faire du théâtre et des livres[1], sans toutefois que le travail suspendît

[1] Les comédies qui ont pour titre *Monsieur le Marquis* et *le Secret d'État*, ainsi que la pièce du *Fils de l'Homme*, jouée aux *Nouveautés*, sont de cette époque.

les délices et les voluptés de sa vie de grand seigneur.

Il est alors le Périclès d'une Aspasie fameuse, aussi charmante que spirituelle, douée d'une éducation parfaite et d'une science de calcul extrême. Beaucoup d'élégants personnages de la Restauration, les plus nobles et les plus riches, ont pavé d'or le boudoir de cette beauté mathématique.

Après eux, grâce au million de son père, Eugène est parfaitement accueilli.

Persuadé qu'on l'aime pour sa valeur intrinsèque et non pour sa fortune, il orne de ses dépouilles opimes le temple de la déesse, jusqu'au jour où, acquérant la preuve que d'autres sacrificateurs

approchent de l'autel, il s'avise d'y trouver à redire et de brutaliser l'idole.

On entend tout à coup des querelles violentes éclater dans le sanctuaire.

Les meubles se brisent, les porcelaines volent en éclat ; des bronzes sont lancés contre les glaces de Venise, et, par intervalles, au milieu de cette tempête, on peut distinguer le bruit mat et très-reconnaissable d'un assez grand nombre de soufflets donnés et rendus.

Après le combat, la séparation.

Notre Périclès, à demi-ruiné, voit un peintre illustre lui succéder dans les bonnes grâces d'Aspasie, lequel peintre illustre ne tarde pas à se voir supplanté par un non moins illustre compositeur, qui reste définitivement, et par contrat

de mariage, en possession du temple, de l'idole et des dépouilles opimes.

Il y a des courtisanes heureuses. Toutes ne finissent pas à la Salpêtrière.

Eugène transporte son cœur et ses hommages aux genoux de la moitié légitime d'un banquier connu.

Trop avare ou trop négligent, le mari n'accorde à madame pour sa toilette qu'un budget restreint, et les mânes économes du père Sue gémissent en voyant le reste du million s'en aller en diamants, en chapeaux, en robes et en cachemires.

Une fois au bout de son héritage, notre héros songe à reprendre à la littérature ce que lui ont enlevé ces dames.

Il écrit quelques articles de mode et



approchent de l'autel, il s'avise d'y trouver à redire et de brutaliser l'idole.

On entend tout à coup des querelles violentes éclater dans le sanctuaire.

Les meubles se brisent, les porcelaines volent en éclat ; des bronzes sont lancés contre les glaces de Venise, et, par intervalles, au milieu de cette tempête, on peut distinguer le bruit mat et très-reconnaissable d'un assez grand nombre de soufflets donnés et rendus.

Après le combat, la séparation.

Notre Périclès, à demi-ruiné, voit un peintre illustre lui succéder dans les bonnes grâces d'Aspasie, lequel peintre illustre ne tarde pas à se voir supplanté par un non moins illustre compositeur, qui reste définitivement, et par contrat

de mariage, en possession du temple, de l'idole et des dépouilles opimes.

Il y a des courtisanes heureuses. Toutes ne finissent pas à la Salpêtrière.

Eugène transporte son cœur et ses hommages aux genoux de la moitié légitime d'un banquier connu.

Trop avare ou trop négligent, le mari n'accorde à madame pour sa toilette qu'un budget restreint, et les mânes économes du père Sue gémissent en voyant le reste du million s'en aller en diamants, en chapeaux, en robes et en cachemires.

Une fois au bout de son héritage, notre héros songe à reprendre à la littérature ce que lui ont enlevé ces dames.

Il écrit quelques articles de mode et



La duchesse se lève et sonne ses gens.

Deux domestiques robustes, galonnés sur toutes les coutures, arrivent à cet appel.

—Vous allez, dit la grande dame, prendre monsieur au collet... vous comprenez, au collet?... puis vous le conduirez jusqu'à la porte de l'hôtel, qui pour lui dorénavant ne doit plus s'ouvrir.

Elle accompagne ces paroles d'un geste impérieux.

L'ordre de la maîtresse du logis reçoit son accomplissement, et, dès ce jour, Eugène Sue devient archidémocrate et socialiste à tout rompre.

Voilà l'origine de ses convictions.

Jamais volte-face ne fut plus active et plus prompte. Le héros du royalisme,

Les cercles du faubourg Saint-Germain ne cessèrent pas de lui faire accueil. Il y paradait avec le même luxe, entouré de l'éclat de sa jeune renommée, surpassant en morgue, en orgueil, en dédain, les plus aristocrates et les plus fiers.

Ses premiers livres affichent un scepticisme moral aussi complet que révoltant.

Ce familier des nobles s'apitoyait sur le sort des rois déchus, prenait la défense des blasons humiliés par les vainqueurs de 1830, et versait un mépris indicible sur tout ce qui était peuple et classe moyenne. Le socialiste intrépide que nous connaissons aujourd'hui, le flatteur des masses populaires, le cour-

nes, il prêche dans tous ses livres la révolte et l'anarchie.

Bientôt les *Mystères* sont en cours de publication.

Dans quel journal paraissent-ils, s'il vous plaît? Dans le *Journal des Débats*.

Sous le système de corruption, qui, dix-huit années durant, pesa sur la France, les meilleurs amis du Château lui jouaient de ces tours, quand on fermait l'oreille à quelques-unes de leurs requêtes, ou quand on ne laissait pas le champ libre à leurs vues ambitieuses.

Mystères de Paris dans les *Débats*, *Juif errant* dans le *Constitutionnel*.

Ainsi que Véron, notre estimable et

Les tristes résultats de cette guerre vous ont plus d'une fois inspiré de l'épouvante ; mais rassurez-vous, les attaques de cet homme cesseront un jour, — quand il sera lui-même victime des passions qu'il soulève.

Curieux d'étudier les types de son livre sur nature, et trouvant que le caractère de *Rigolette* surtout mérite des recherches approfondies, l'auteur du feuilleton des *Débats* juge convenable de nouer connaissance avec une jeune ouvrière, aux yeux de laquelle il se fait passer pour un peintre en décors.

Affublé d'une blouse et d'une casquette, Eugène se promène avec son type, tous les dimanches et tous les lun-

Eugène écrivit comme prononçait son maître, et voilà pourquoi nous avons *chourineur*, sans compter les autres fautes d'argot, dont fourmille ce malheureux livre des *Mystères*.

Un spirituel journaliste, Adolphe de Balathier, s'amusait dans une petite Revue de l'époque à redresser toutes ces fautes et à critiquer l'œuvre dans son ensemble.

Au deuxième article, il reçut le billet suivant :

« Vous abîmez un homme qui vaut mieux que vous et que les vôtres! Mais patience! bientôt nous jouerons aux quilles avec votre tête! »

Un lecteur sérieux d'Eugène Sue ne pouvait écrire dans un autre style.

daille, on employa le surplus à fabriquer une magnifique édition du *Juif errant*, et ce catéchisme d'un nouveau genre fut distribué gratis au peuple des campagnes belges [1].

Il serait vraiment par trop injuste de ne pas remercier ces nobles patriotes au nom de la société, de la morale et de la religion.

L'auteur socialiste conclut avec le *Constitutionnel* un traité qui lui garantissait une somme de cent mille francs, pendant quatorze années consécutives, c'est-à-dire près d'un million et demi,

[1] En revanche, les réfutations des ouvrages d'Eugène Sue n'ont été nulle part aussi nombreuses qu'en Belgique.

plantes, conduit de la maiso
porte extérieure, toute dérob
cher artificiel. Le logement
très-petites pièces, un peu ét
obscures par les lianes et l
dantes aux fenêtres. L'am
rouge à clous d'or; la cham
seule, plus claire et bleuâtre
très-nombreux, s'entassent,
fusion, entre d'épaisses tent
un peu de tous les styles : go
sance, fantaisies françaises.
rocaille. Les murailles son
les objets d'art, bahuts, curi
peintures et sculptures, portr
œuvres magistrales, œuvre
modernes, ses amis. Des v
dons des *amitiés féminines* (or
ment à l'expression), couvren
L'un d'eux est un hommage
main royale. Des noms glori
toutes parts : Delacroix, G
Vernet, etc. Dans un cadre, c
sin de Mme de Lamartine et d

main d'un ami nous ouvrait pendant l'absence du propriétaire, nous devinions bien des traits du caractère : la passion du luxe et des plaisirs bruyants, avec des retours vers la retraite et la méditation ; le goût éclairé des beaux-arts, l'attrait pour les obscurités raffinées, l'amour des animaux et des plantes. »

C'est très-mal écrit, mais c'est fort curieux.

Seulement Mimi Véron a négligé certains détails, et nous sommes obligé de compléter ce qui précède.

Pourquoi ne rien dire d'un portrait d'Eugène, peint à l'époque où notre graveur aurait dû le prendre, c'est-à-dire au temps où ces dames se disputaient le beau Sue [1] ? Afin d'encadrer l'image plus

[1] Ce portrait occupait la place d'honneur, au-dessus de la cheminée du salon.

Le *Constitutionnel* oublie :

Les gants-paille que le père du *Juif errant* passe, avant d'écrire, à ses mains illustres[1], et dont la note s'élève, chez le parfumeur, à cent écus par mois, économisés sur le chapitre de l'aumône ;

Le riche plateau, ciselé par Froment Meurice, sur lequel on présente à l'écrivain ses gants et ses lettres ;

Les ciseaux d'or, destinés à couper le papier ;

La fameuse écritoire de onze mille francs, chef-d'œuvre de l'art moderne,

[1] M. Eugène Sue pousse la délicatesse et la propreté jusqu'à faire savonner par ses domestiques les pièces d'or qu'il met dans sa bourse.

manuscrit de la *Gourmandise*, tressaille, se frotte les yeux, continue de lire, et se sent pris de vertige.

Il acquiert la preuve d'une épouvantable perfidie.

Son romancier de prédilection s'est amusé à le peindre de pied en cap, et, sans le hasard, qui lui a mis devant les yeux ces pages traîtresses, Véron allait être servi à ses propres abonnés sous la forme d'un gros péché capital.

Jugez comme il proteste !

Eugène déclare qu'il ne changera pas une ligne au manuscrit. Il argue du traité, son droit est formel ; mais nonobstant toutes les clauses, Véron s'obstine à ne pas vouloir se laisser insérer tout vif.

On parle de procès.

Véritablement, il eût été curieux d'entendre ce bon docteur soutenir au tribunal que le portrait du gourmand lui ressemblait trop pour qu'il l'imprimât.

Une petite feuille pleine de malice, la *Silhouette*, prétendit que le traité entre le *Constitutionnel* et Eugène Sue permettait à celui ci de diviser en deux son nouvel ouvrage, et d'en offrir une partie à la *Presse*. On eût ainsi donné à M. de Girardin l'*Orgueil*, la *Colère*, le *Mensonge* et l'*Envie*, et Véron eût conservé la *Gourmandise*, la *Paresse* et la *Luxure*.

Mais cela n'arrangeait rien.

Des tiers officieux et plus habiles amenèrent une résiliation du traité. Véron fut imprimé dans le *Siècle*, et, depuis, ce



journal partage avec la *Presse* le privilège de la publication des œuvres d'Eugène Sue[1].

Il est temps de quitter le domaine des faits et d'en venir à une courte appréciation littéraire.

Notre siècle a donné naissance à une foule de littérateurs, exclusivement *mécaniciens* et *charpentiers*, si nous pouvons nous exprimer de la sorte.

[1] Outre *les Sept Péchés capitaux*, ces œuvres sont : *les Enfants de l'amour*, — *l'Institutrice*, — *la Bonne Aventure*, — *Jean Bart et Louis XIV* (drames maritimes), — *Fernand Duplessis*, — *l'Amiral Levacher*, — *la Marquise d'Alfi*, — *Gilbert et Gilberte*, — *le Diable médecin* (en cours de publication), — et *les Mystères du Peuple*, livre fatal, que les masses dévorent, et qui a déjà rapporté plus d'un million, tant à l'auteur qu'à Maurice Lachâtre, son éditeur. N'oublions pas *le Berger de Kravan*, ou *Entretiens démocratiques et sociaux*, ouvrage publié en 1848.

Eugène Sue est à la tête de cette phalange.

Il a de l'invention, des rouages. Ses drames sont mouvementés, saisissants; il manie l'horrible avec beaucoup de vigueur, mais il manque absolument de style. C'est un Paul Féval porté à la trentième puissance, avec moins d'esprit encore et moins de sensibilité véritable.

La punition de tous ces écrivains au mètre, qui négligent la forme pour entraîner avec eux le lecteur au travers d'événements multiples, sera de voir leurs livres oubliés dans vingt-cinq ans.

Ils stimulent à force de poivre les palais blasés; on dévore avec un certain plaisir leurs épices littéraires, mais l'indigestion arrive et tout est dit.

Nous avons entendu Balzac expliquer à sa manière le succès d'Eugène Sue.

« — Tous ses caractères sont faux, disait-il. Fleur de Marie, Jacques Ferrand, Rodin, Mathilde, Arthur et cent autres, n'ont jamais été dans la nature. Mais, ces caractères faux admis, Eugène Sue les poursuivra, s'il le faut, pendant quinze ou vingt volumes, avec une logique incroyable. C'est absolument comme au théâtre. Une situation impossible passe, il en résulte un succès. Or, ceci rentre dans la catégorie des surprises, et l'art n'a rien à y réclamer. Tout ce qui n'est point établi sur la grande science du cœur humain, tout ce qui roule sur le galvanisme, tout ce qui fa-

vorise les intérêts grossiers et les passions d'un jour ne dure pas. »

Eugène Sue possèdait, aux environs d'Orléans, une habitation de plaisance, appelée le château des Bordes[1].

Pendant que les malheureux villageois, ses voisins, pleuraient de misère en 1848, il écrivait là fort paisiblement ses œuvres, au milieu de tous les raffinements du luxe et de la mollesse.

Il avait transporté aux Bordes ses domestiques mâles et femelles.

Ce mahométan occidental, ce pacha ocialiste, entouré de ses femmes de hambre grecques, pouvait les prendre

Il a vendu, en décembre 1852, cette propriété à beau-frère Caillard, ainsi que le riche mobilier a rue de la Pépinière.

pour autant de houris voluptueuses, et, quand les pauvres d'alentour lui demandaient du pain [1], cet ami des classes souffrantes commandait à Froment Meurice deux magnifiques seaux à glace, d'un prix énorme, autour desquels courait une frise d'un merveilleux travail.

Porté, peu de temps après, à la dépu-

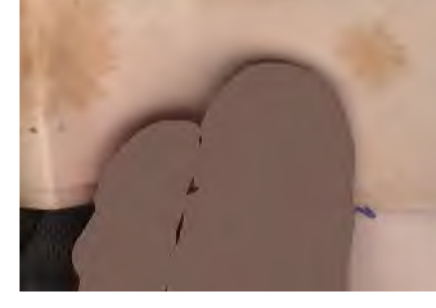
[1] On affirme qu'à cette époque, il fit attendre plus de quinze mois le règlement de leur mémoire à de malheureux ouvriers menuisiers, serruriers et autres, qui avaient exécuté des travaux aux Bordes. Si Eugène Sue ne donnait pas de pain aux pauvres, en revanche il leur faisait distribuer gratis *le Républicain des Campagnes*, trouvant sans doute plus urgent d'éclairer le peuple sur ses droits que de le nourrir. Toutefois, on assure que, depuis trois ans, il a changé de système, et qu'il se montre généreux pour les frères et amis. Nous voulons croire qu'il n'y a là-dessous ni peur ni contrainte.

tation, il déclara dans un club que personne n'avait droit au superflu, si quelqu'un manquait du nécessaire.

O comédie, dont nous avons pu voir toutes les scènes et juger tous les acteurs !

Eugène Sue ne voulait pas accepter d'abord le mandat de représentant; mais on sut l'y contraindre. Homme faible, il appartient à celui qui le saisit de vive force ou qui le subjugue par la menace; homme fastueux et dévoré de besoins immenses, il se livre au parti qui lui apporte des millions, car, autant que la peur, l'intérêt le cloue au pilori socialiste.

Depuis longtemps les bourgeois ne li-



sent plus ses livres. Le peuple seul les dévore et les paye.

A l'époque de son élection, ses adversaires politiques eurent soin d'afficher sur les murs de Paris certains passages de sa fameuse préface de la *Vigie de Koatven*. Tout à l'heure nous allons reproduire nous-même quelques-unes de ces lignes curieuses.

D'autres ennemis du candidat crièrent très-haut que l'auteur des *Mystères* et du *Juif errant* prêchait la bienfaisance, parce que cette thèse le faisait royalement vivre.

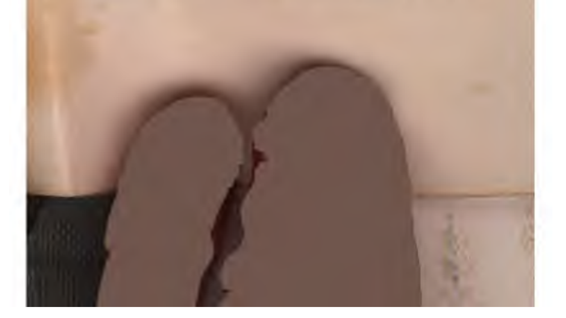
On lui demanda combien il avait donné aux nécessiteux depuis Février.

Sur-le-champ, sans retard, Eugène Sue répond en étalant un certificat du

maire de sa commune, pièce triomphante, de laquelle il résulte que, pendant les deux premiers mois de la république, il a soulagé l'indigence de ses frères des Bordes, en donnant pour eux à l'autorité municipale une somme de *cent vingt francs.*

Répartie entre *deux cents* familles, pendant *deux* mois, cette somme représente, pour elles toutes, *deux* francs par jour, c'est-à-dire *un* centime juste par famille.

« Malheur à ceux-là, bien fous ou bien méchants, qui, avec quelques mots vides ou retentissants, le *progrès*, les *lumières* et la *régénération*, ont jeté en France, en Europe, les germes d'une épouvantable anarchie... — Ceux qui méritent à tout jamais le mépris et l'exécration de la France, ce sont



ces habiles qui, pour parvenir au pouvoir et se le partager, ont dit un jour au peuple : Tu es souverain !... Anathème et honte sur ces courtisans de popularité, qui, du milieu d'une oisiveté voluptueuse, spéculent sur les misères du pauvre, et l'excitent à la haine et à la vengeance ! »

Nous empruntons ces paroles à l'écrivain même dont nous venons de retracer la vie.

Elles sont terribles.

Ce n'est pas notre faute, si elles retombent aujourd'hui sur sa tête, avec la pesanteur d'une malédiction.

FIN.


Photomount
Pamphlet
Binder
Gaylord Bros.
Makers
Stockton, Calif.
PAT. JAN. 21, 1908

ERRATUM.

Dans notre dernier petit livre, et pendant une absence d'un jour, qui ne nous a pas permis de revoir nos épreuves, un compositeur facétieux nous a fait attribuer l'*Énéide* à Homère. Entre tous les malheurs typographiques qui peuvent fondre sur un écrivain, nous n'avions pas prévu celui-là. (Voir la biographie de M. Ingres, page 48, ligne 3, et lire : « père de l'*Illiade.* »)

LES CONFESSIONS

DE

MARION DELORME

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT.

Le roman moderne a failli à sa tâche. Au lieu d'organiser et d'instruire, il a, sur toute la ligne, accompli une mission de bouleversement et de mensonge. Parmi ces innombrables volumes jetés, depuis vingt ans, en pâture à la foule, trouvez une œuvre consciencieuse, un livre écrit à la fois pour l'esprit et pour le cœur, qui vous instruise en même temps qu'il vous amuse, et laisse en vous quelques idées fécondes.

Cette œuvre, on la cherchera vainement dans le bagage de nos faiseurs; ce livre, ils ne l'ont pas écrit, ils ne l'écriront jamais.

Donc, c'est à une autre génération littéraire qu'il appartient de réhabiliter la muse du roman. M. Eugène de Mirecourt est à la tête de ces courageux littérateurs qui veu-



rempli de verve, qui caractérisent les œuvres de M. Eugène de Mirecourt.

Nous avons acquis de l'auteur des *Contemporains* et de M. Gabriel Roux, son ancien éditeur, le droit d'illustrer les *Confessions de Marion Delorme*, et la publication par livraisons nous a paru la plus convenable pour éditer ce livre.

La première livraison paraîtra le 31 juillet 1855.

Conditions de la souscription :

Les *Confessions de Marion Delorme*, par Eugène de Mirecourt, formeront 2 volumes grand in-8° jésus.

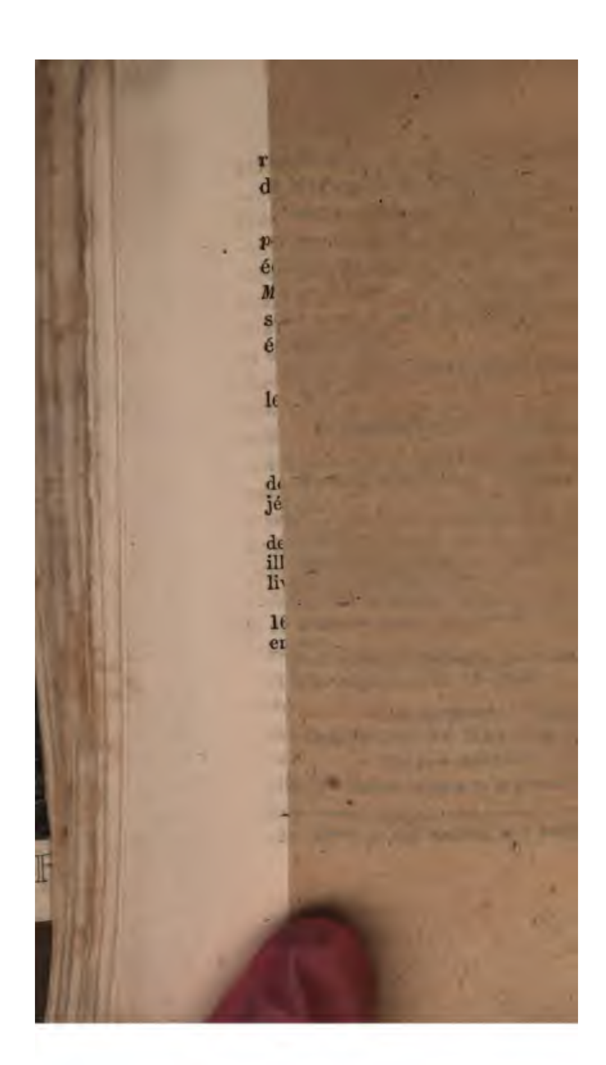
20 gravures sur *acier* et sur *bois*, tirées à part, dessinées et gravées par les meilleurs artistes, illustreront cet ouvrage, qui sera publié en 60 livraisons à 25 *centimes*.

Chaque livraison contiendra invariablement 16 *pages de texte*. Les gravures seront données en sus.

Une ou deux livraisons par semaine.

L'ouvrage complet 15 francs.

PARIS. — TYP. WALDER, RUE BONAPARTE, 44.



EN VENTE :

Méry.
Victor Hugo.
Emile de Girardin.
George Sand.
Lamennais.
Béranger.
Déjazet.
Guizot.
Alfred de Musset.
Gérard de Nerval.
A. de Lamartine.
Pierre Dupont.
Scribe.
Félicien David.
Dupin.
Le baron Taylor.
Balzac.
Thiers.
Lacordaire.
Rachel.

Samson.
Jules Janin.
Meyerbeer.
Paul de Kock.
Théophile Gaut
Horace Vernet.
Ponsard.
Mme de Girardi
Rossini.
François Arago.
Arsène Houssay
Proudhon.
Augustine Bro
Alfred de Vigny
Louis Véron.
Paul Féval.
E. Gonzalès.
Ingres.
Eugène Sue.

SOUS PRESSE :

BERRYER, — ROSE CHÉRI.

PARIS. — TYPOGRAPHIE WALDER, RUE BONAPARTE,

